



D'un monde à l'autre, étranges similitudes : mise à l'essai d'un questionnaire missionnaire

Alain Legros

► To cite this version:

Alain Legros. D'un monde à l'autre, étranges similitudes : mise à l'essai d'un questionnaire missionnaire. Montaigne studies : an interdisciplinary forum, 2010, XXII, pp.127-136. halshs-01011825

HAL Id: halshs-01011825

<https://shs.hal.science/halshs-01011825>

Submitted on 26 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

D'un monde à l'autre, étranges similitudes : mise à l'essai d'un questionnement missionnaire

Controverse, énumération. Montaigne aime l'une et l'autre, mais chacune en son lieu et selon son mode (oral, écrit). Le lieu des controverses, c'est en principe l'école, au sens large. Les exporter sur la place publique trouble les consciences et peut même susciter des massacres pour peu qu'on touche à la théologie et à la religion. A moins que, comme à Isny, on soit entre gens de différentes confessions, mais capables de « conférer » avec ordre : Montaigne s'y mêle alors volontiers à un échange contradictoire sur l'ubiquisme et la présence réelle, comme ailleurs, durant son voyage, il recherche le « commerce » de jésuites et de rabbins avec qui échanger quelques points de vue¹. En écrire, c'est autre chose, surtout quand on publie. Certes, l'auteur des *Essais* prend parti, en véritable militant, chaque fois que la cruauté est en jeu, comme par exemple pour fustiger la conduite des conquérants du Nouveau Monde ou pour inviter les juges des sorcières à plus de circonspection². Mais hors de ces cas, qui heurtent sa sensibilité et sa conscience, il ne donne son avis — ou plutôt son « devis »³ — qu'en passant, sur des sujets dont il débat plus volontiers et plus longuement de bouche et en privé : traductions de la Bible, pluralité des mondes, héliocentrisme, nouvelle médecine⁴, etc. Il n'en demeure pas moins que le livre accueille les controverses du temps, à sa façon, c'est-à-dire « par quelque biais ».

Parmi elles, on peut déceler une controverse d'origine missionnaire, dont trois pages de l'« Apologie » (reproduites en annexe) se font l'écho, aussi intéressantes, sinon plus, par leur « manière » (singulière) que par leur « matière » (étrangère). Après Rabelais, mais bien avant Prévert, Montaigne use en effet de l'énumération, comme il le fera ailleurs dans son livre pour dire, par exemple, la grande variété des signes de la main ou celle des conceptions de l'âme⁵. Ce choix stylistique est aussi une réponse, ou plutôt une interrogation de philosophe,

¹ *Journal de voyage de Michel de Montaigne*, éd. F. Rigolot, PUF, 1992, p. 33-34, 36, 40, 46, 65, etc.

² *Essais*, III, 5, « Des coches », et III, 11, « Des Boiteux ». Voir en annexe les références de l'édition utilisée, dont le titre est simplifié dans l'ensemble de ces notes.

³ *Essais*, III, 11, p. 1079 : « Qui mettroit mes resveries en conte, au prejudice de la plus chetive loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy. Car en ce que je dy, je ne pleuvis autre certitude, sinon que c'est ce, que lors j'en avoy en la pensée. Pensée tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis, que je parle de tout, et de rien par maniere d'advis. »

⁴ Si dans les pages qui précèdent le texte étudié, les trois dernières de ces controverses sont abordées, ce n'est certes pas un hasard, surtout dans un chapitre qui entend montrer les limites de la raison humaine. La première est évoquée au chapitre « Des prières » (*Essais*, I, 56).

⁵ Deux développements qui, comme le texte étudié, appartiennent à l'« Apologie » (*Essais*, II, 12).

philosophe de l'espèce « enquestente, non resolutive »⁶. Si l'auteur fait sien le questionnement missionnaire et les objets sur lesquels il porte, sans pour autant entrer en lice, il en déplace l'enjeu, et cela en usant de l'énumération, seul mode de discours ajusté au bric-à-brac du contenu qu'il enrôle à partir de lectures et peut-être aussi de conversations.

Quand il écrit ces pages, l'auteur, de toute évidence, a bien lu Francisco Lopez de Gómara, entre autres auteurs qui ont écrit sur les pays lointains (Las Casas, Léry, Thevet, Mendóza, Benzoni, Münster, Castañeda...). Il a peut-être eu quelque information sur ce dont débattaient Joseph de Acosta et d'autres missionnaires, jésuites ou non. Il ne pouvait connaître, et pour cause, le futur livre de Joseph-François Lafitau : s'il convient d'évoquer ici cet autre jésuite, c'est parce qu'il fera plus tard le point sur une question engagée bien avant Montaigne et dont on débattait encore plus d'un siècle après lui. Abondante est, du XVI^e siècle à nos jours, la littérature testimoniale, historique ou critique⁷ traitant de ce sujet de l'évangélisation, jointe ou non à celle de l'inculturation, mais ces trois figures majeures peuvent suffire pour mettre en perspective la démarche propre à Montaigne.

C'est en effet dans la *Historia general de las Indias* de Gómara (ouvrage paru à Saragosse en 1552, puis à Anvers en 1554) ou plutôt dans sa traduction française par Martin Fumée (*Histoire generale des Indes, et terres neuves, qui jusques à present ont esté decouvertes*, Paris, 1568, puis 1584 pour le texte complet⁸), qu'il puise la plupart des informations dont il nourrit son long inventaire. Pierre Villey a établi jadis, dans son édition des *Essais*, la liste de ces emprunts, presque tous insérés dans l'« Apologie » en 1588. C'est dans Gómara que Montaigne trouve en particulier l'information sur ces croix américaines dont l'existence était connue avant même l'arrivée de Cortés (« croix de leton et de bois » sur les tombes ; « croix faictes comme celle de Saint André » ; croix Bourguignonnes, traversantes les unes dans les autres » ; et celle, « grande de dix palmees », qu'ils « portoient en procession »...), sur le purgatoire glacial (« au pays de la Tramontane »), le couple primitif (un seul homme et une seule femme,

⁶ *Essais*, III, 11, p. 1076 (« enquesteuse », sur EB).

⁷ Espagnole et latine surtout, mais aussi française. Voir en particulier, pour les contemporains, P. Ricard, *La "conquête spirituelle" du Mexique. Essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des Ordres Mendians en Nouvelle-Espagne de 1523-24 à 1572*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1933 ; M. Bataillon, « L'unité du genre humain du P. Acosta au P. Clavigero », dans *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Centre de recherches de l'Institut d'études hispaniques, 1966, tome I, p. 75-95 ; F. Weymuller, *Histoire du Mexique*, PUF, 1967 ; F. Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage*, 2^e éd., Paris, Klincksieck, 1999 (1^{re} éd. 1990) ; Y. El Alaoui, *Jésuites, Morisques et Indiens. Etude comparative des méthodes d'évangélisation de la Compagnie de Jésus d'après les traités de José de Acosta (1588) et d'Ignacio de las Casas (1605-1607)*, Paris, H. Champion, 2006. A quoi l'on peut ajouter le libre essai de D. de Courcelles, *Montaigne au risque du Nouveau Monde*, Paris, Brepols, 1996.

⁸ Les citations qui suivent sont extraites de cette édition de 1584 en français.

« lesquels incontinent eurent des enfans »), les prêtres aspergeurs d'eau bénite (ils sont « vestus de longues aubes »), la vénération d'un dieu qui avait été « saint homme » que les « Indiens » plaçaient au-dessus de tout (il était « demeur[é] en perpétuelle virginité »), les idoles coiffées d'une « mitre pastorale » (« on ne sait encore la cause pourquoi »), les maisons dédiées aux femmes (« où elles sont enserrees, comme en des monasteres »), le déluge (« il cheut tant d'eau du ciel que toutes les campagnes furent submergees ; et toutes les personnes noïees, exceptées celles qui se sauverent dedans des creus, et cavernes des hautes montagnes, l'entree desquelles ils boucherent »), la résurrection (aux Espagnols qui dispersaient les ossements après avoir ouvert les sépultures, les « Indiens » disent « de ne pas faire ainsi, de peur qu'estans ainsi ecartez ils ne peussent resusciter. Car ils croient la resurrection des corps, et l'immortalité de l'âme »). Comme Montaigne, j'ai déjà, insensiblement, adopté le mode de l'énumération... Chez Gómara (ou Fumée), ces informations sont dispersées, intégrées au récit, précisément localisées dans telle ou telle région explorée par les Espagnols au fur et à mesure de leur conquête. D'autres coutumes sont rapportées, étrangères à la religion, dont l'auteur des *Essais* se servira aussi en même lieu.

Il est beaucoup moins certain que Montaigne ait pu connaître quelque chose de la personne, de l'action et des livres du jésuite Acosta, son cadet de six ans, passé aux « Indes occidentales » en 1571, revenu depuis en Espagne après avoir été provincial du Pérou. Auteur, entre autres ouvrages, d'une *Doctrina christiana* (Lima, 1583), du *De procuranda salute Indorum* (Salamanque, 1588 ; texte écrit en 1575-1576) et de la *Historia natural y moral de las Indias* (Séville, 1590 ; traduit en français par Robert Regnault en 1598), Acosta s'est attaché à montrer les analogies entre les religions amérindiennes et la religion chrétienne : temples, prêtres, monastères de vierges, ordres religieux, culte des images et statues, mais aussi la reconnaissance d'un « Dieu supreme » (il est « Seigneur de toutes choses » et il n'a pas de nom), la vénération de Tangatanga, dieu un et trine, ainsi que des trois statues du Soleil (père, fils et frère), une manière de communion (*Eucharistiae nostrae umbra [quæ]dam*, dit le texte latin : au Pérou, les dévots mangent ensemble des petits pains de maïs, « afin [traduit Regnault] qu'ils feussent confederez et unis avec l'Ingua », ou Inca), une sorte de baptême (par l'eau), la confession verbale de certains péchés avec pénitences imposées par le confesseur (il doit garder secrète la confession, mais ne s'intéresse pas aux pensées et sentiments internes). Montaigne ne pouvait pas puiser à cette source, qui lui aurait permis d'allonger encore un peu son catalogue.

Lafitau a-t-il lu Montaigne ? En tout cas il connaît bien Gómara et Acosta, mais aussi Pierre Martyr, Oviedo, Herrera, Thevet, Lescarbot, Champlain, Ruiz, Grotius) et tous ceux qui, ayant écrit de l'Amérique et de ses habitants aux origines

problématiques, lui fournissent de quoi illustrer ses *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (Paris, 1724). A leur suite, il s'interroge sur « les vestiges du Judaïsme et du Christianisme qu'on a trouvés en Amérique » : il trouve « étonnant de voir le signe adorable de la Croix en honneur dans l'Amérique, avant la venue des Européens » (cf. Gómara), en particulier ces croix de Saint-André dont on couvre les petits enfants pour les protéger des terreurs de la nuit (cf. Acosta), ou telle croix miraculeuse du Paraguay qui était demeurée durant quinze siècles enfouie près d'un lac (cf. Ruiz). Il constate des formes de circoncision (cf. Grotius), de baptême préparé par les parents dans le jeûne et la continence (cf. Pierre Martyr et Herrera, qui parle alors de « regeneration »), de confession et d'eucharistie (Acosta), ainsi que « l'onction au front, [l']honnête sépulture et [la] croyance au Jugement universel ».

L'intérêt du livre de Lafitau pour notre propos est qu'il rappelle, à partir de ces faits glanés dans diverses lectures, quelles questions se sont posées les différents auteurs depuis Gómara, et quelles réponses ils ont pensé pouvoir leur apporter, mettant ainsi en relief les éléments d'une controverse missionnaire aussi vieille que la découverte de l'Amérique et dont Montaigne a pu avoir des échos, ne serait-ce que lors d'échanges oraux. — Avant tout, les « Indiens » sont-ils des hommes ? Sans une réponse positive à cette première question (réponse évidente pour ceux qui sont entrés en contact avec les cultures du Mexique, puis du Pérou, et confirmée par deux bulles du pape Paul III ainsi que par les ouvrages militants d'un Vitoria ou d'un Las Casas), le travail d'évangélisation n'a plus de raison d'être, les « animaux » indiens n'étant plus alors concernés par l'histoire du salut. — Sont-ils les descendants de populations indigènes ou migrantes (d'un continent à l'autre, par voie de terre ou de mer : passage du nord-est entre Amérique et Asie, Atlantide engloutie...) ? La question est importante, car elle engage la croyance en l'unité du genre humain, issu, dit-on, des seuls Adam et Eve, mais les partisans d'une théorie polygéniste arrivent cependant à concevoir une compatibilité entre cette théorie et la doctrine chrétienne. — Les ressemblances entre les conceptions et cérémonies religieuses des « Indiens » et celles du christianisme sont-elles l'œuvre de Dieu ou du diable ? Selon qu'elle donne l'une ou l'autre réponse, la mission greffera l'Evangile sur des formes et des croyances déjà existantes, donc exploitables, ou bien elle devra d'abord faire table rase de ces formes et croyances jugées néfastes pour installer les siennes.

Pour s'attarder un peu sur cette dernière question, proprement missionnaire, voyons comment Acosta y répond. Il suffit de lire les têtes de chapitres de son livre, pour voir qu'il admet sans hésitation la thèse de l'origine démoniaque de ces coutumes et croyances pourtant si proches de celles des chrétiens : « Comme le diable s'est efforcé de s'égaler à Dieu, et de lui ressembler aux façons de

sacrifices, religion, et sacremens » (V, 11) ; « Comme le diable s'est efforcé d'ensuyvre, et de contrefaire les sacrements de la sainte Eglise » (V, 23). Il n'en demeure pas moins que, selon lui et toute une tradition, Dieu et son Eglise peuvent retourner ses ruses contre le diable lui-même : « Je veux terminer cette histoire des Indes en déclarant le moyen admirable par lequel Dieu y dispose et prépare l'entrée de l'Evangile. » « Les choses mêmes qu'il [*i.e.* le diable] avait volées », Dieu les a en effet retournées « au détriment de l'ennemi, à ce que les Indiens qui les avaient reçues dans le mensonge les acceptent d'autant mieux sous leur forme véritable. Finalement, notre Dieu (qui avait engendré ces pays et semblait depuis si longtemps être oublié d'eux jusqu'à l'heure bienheureuse), voulut que les démons eux-mêmes, ennemis des hommes, témoignassent à leur corps défendant de la vraie Loi, de la puissance du Christ et du triomphe de sa croix, par les présages, prophéties, signe et prodiges rapportés ci-dessus ».

Lafitau ira plus loin encore, mais il se réfère toujours à une tradition éprouvée en proposant de « raisonner des religions des Indes Orientales et Occidentales de la même manière qu'ont raisonné les Saints Pères sur les mystères des Anciens ». Certes, concède-t-il, dans les deux cas, on a affaire à l'action du démon, « qui a toujours été le singe de la Divinité », mais « les Sacrements de la nouvelle Loy avoient dans celle de Moïse, et dans la Loy de nature, leurs ombres et leurs figures, dont ils font la réalité, et l'accomplissement par la grace du Redempteur, de qui ils reçoivent toute leur vertu et toute leur efficace ». On peut ainsi faire l'économie de l'hypothèse d'une ancienne migration de juifs (enfants de Cham, fils de Noé) et/ou de chrétiens (mission de saint Thomas) qui auraient débarqué autrefois en Amérique et y auraient semé leurs croyances et leurs rites. Universelle, la « loi de nature » a pu suffire à Dieu pour préparer à l'Evangile ceux qui n'avaient jamais eu de contact avec des chrétiens ou des juifs avant la découverte du Nouveau Monde. Depuis Cyprien, Jérôme et Augustin, la théologie appelle « préfiguration » cette instillation de croyances et de rites où la mission n'a plus qu'à déposer le contenu qu'elle a la charge de répandre jusqu'aux terres les plus lointaines, partout où il y a des hommes : ainsi, par exemple, de la manne, qui « préfigure » l'eucharistie, réalité dont elle est l'ombre, l'image ou figure prophétique (un vocabulaire qu'on va retrouver chez Montaigne). Traitant des autres « Indes », les « Orientales », dans son *Histoire du grand royaume de la Chine, situé aux Indes Orientales* (Rome, 1585 ; traduction française en 1588), l'augustin Juan González de Mendoza (que Montaigne a lu) s'inscrit dans le même courant de pensée : « De plusieurs Dieux qu'ils adorent en la Chine, ensemble de quelques figures qui se

trouvent entre eux, lesquelles symbolisent aucunement avec celles du christianisme » (titre du chapitre I⁹).

Ainsi s'exprime donc, sur fond de théologie, ceux qui ont pour office d'évangéliser les « nations » lointaines et qui, depuis le XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle, débattent des mêmes questions, soucieux d'apporter cohérence et justification à leur entreprise. Montaigne n'est pas l'un d'eux, mais c'est en fonction de leurs discours qu'on peut le mieux apprécier sa façon propre de considérer les faits que certains d'entre eux (Gómara surtout) lui ont révélés, et de détourner le questionnement de l'orbite chrétienne qui l'a vu naître pour l'acheminer vers d'autres horizons, en sortant de la controverse proprement missionnaire.

Le long développement sur les miraculeuses et « heteroclités »¹⁰ similitudes s'ante sur un propos d'Epicure affirmant qu'il y a d'autres mondes semblables à celui-ci : pour peu qu'on puisse s'y rendre, on y verrait exactement les mêmes choses que dans le monde connu. Montaigne, qui, dans un autre chapitre¹¹, déplore que le Nouveau Monde n'ait pas été conquis par Alexandre et les Grecs (selon lui, bien meilleurs colons que les Espagnols, plus curieux qu'eux et plus respectueux, assurément plus philosophes), expose à l'Athénien des faits qui auraient pu illustrer sa thèse, un peu comme ailleurs il dialogue avec Platon. C'est à cette exposition fictive des ressemblances entre vieux et nouveau continents qu'on doit d'abord le choix de la *dispositio* : un inventaire, catalogue, ou registre de ces faits similaires. Il faut toutefois dès maintenant constater qu'en fin de liste on passe soudain des ressemblances aux différences, voire aux oppositions sur les façons de traiter le pénis ou de se vêtir en présence d'un prince. Ce qui, à sa façon, fait douter du bien-fondé de la thèse d'Epicure...

Aux faits déjà mentionnés, auxquels il convient d'ajouter quelques autres, pris ailleurs que dans Gómara, Montaigne joint une réflexion générale qui n'est pas sans rappeler, jusque dans les mots employés, celles qui ont été rapportées ci-dessus : « Ces vains ombrages de nostre religion, qui se voient en aucuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration. » Langage de missionnaire, ou plutôt d'un missionnaire qui aurait fait sienne la théorie indigéniste et ne retiendrait pas l'hypothèse d'une transmission de la religion et des coutumes par migration, distinguant donc nettement le cas des « Indes orientales » (où est la Chine) de celui des « Indes occidentales » (l'autre

⁹ Les citations en français sont extraites de l'édition de 1606 (traduction de J. Arnaud).

¹⁰ Adjectif employé par Montaigne au sens étymologique : « étranges ».

¹¹ *Essais*, III, 6, « Des coches ».

monde, américain). Si dans le premier les ressemblances sont imputables à la contiguïté géologique (par « imitation »), dans le second elles échappent à l'entendement. A moins qu'on ne suppose une « surnaturelle inspiration » au bénéfice de tout le genre humain : le propos s'accorde de la sorte à la doctrine chrétienne, qui fonde sa suprématie sur cette humanité née toute entière d'Adam, universellement « inspirée » alors même que la Révélation a été accordée à un seul de ses peuples, puis à ceux qui en ont hérité, pour qu'ils la répandent à leur tour. « Vains », parce qu'inutiles pour le Salut, sont les « ombrages »¹² de « nostre religion » rencontrés dans le Nouveau Monde, mais leur existence même est à la gloire de la religion chrétienne en raison même de ce qui a été appelé plus haut la « préfiguration ». Sans aller jusqu'à se référer à cette tradition doctrinale, Montaigne admet que toutes ces similitudes « par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. »

Comme toujours, dans le mouvement de l'écriture d'essai, l'auteur n'en reste toutefois pas là. Un peu plus loin, une autre réflexion générale affleure, maintenant dégagée de toute référence théologique : « Mais suyons. Si nature enserme dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens, et opinions des hommes : si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux : si le ciel les agite, et les roule à sa poste, qu'elle magistrale autorité et permanente, leur allons nous attribuant ? » Le discours qui fonde les « créances » est, pour ainsi dire, dans les choux ! Mais en même compagnie se trouve aussi tout discours humain, y compris celui qui, esquissé ici librement, suggère que les opinions, coutumes et croyances dépendent du lieu où on est « assis ». Telle sentence peinte au plafond de la « librairie » disait en substance, à la suite d'Horace : « partout où m'emporte la saison, je m'installe, mais je ne reste pas »¹³. Il en est de même de l'écriture d'essai. On trouve un peu plus loin, dans le texte de 1588 (remanié sur EB comme en 1595), à propos de la difficulté des humains à connaître jusqu'à leur besoin ou leur désir, cette déclaration qui nous ramène au propos édifiant déjà allégué : « C'est pourquoy le Chrestien plus humble, et plus sage, et mieux recognoissant que c'est de luy, se rapporte à son créateur de choisir et ordonner ce qu'il luy faut. Il ne le supplie d'autre chose, sinon que sa volonté soit faite ». On pourrait s'arrêter sur ce rappel d'une des demandes du *Pater noster*, si Montaigne n'enchaînait pas aussitôt sur la déconvenue plaisante du roi Midas, puis sur son propre désir passé d'être un jour chevalier de l'ordre de Saint-Michel, puis sur les différentes façons de concevoir le souverain bien parmi

¹² A. Legros, « Les “ombrages” de Montaigne et d'Augustin », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, tome 55, 1993 (3), p. 547-563.

¹³ *Id.*, *Essais sur poutres. Peintures et inscriptions chez Montaigne*, Préface de Michael Screech, Paris, Klincksieck, 2000 (2^e éd., 2003), p. 335-338. Le vers reproduit est extrait des *Epîtres* (I, 1, pièce adressée à Mécène, v. 15) : *Quo me cunque rapit deferor hospes.*

les philosophes... Tout se tient, mais le flux emporte avec lui ce qui semblait arrêté. Et c'est ce flux qu'on perd, au risque du contresens, en prélevant une phrase, une page, voire, comme ici, trois pages des *Essais*¹⁴.

A s'en tenir, malgré tout, à l'extrait considéré, si son deuxième mouvement s'apparente, dans sa forme comme par son contenu, à une « dispute », le catalogue en quoi consiste le premier mouvement, par le choix et l'ordre des faits énumérés, n'est pas non plus dépourvu d'implication philosophique. Dans cet inventaire à la Prévert, le religieux côtoie plus d'une fois le trivial : ainsi de l'eucharistie et des jeux de dés, de la virginité consacrée et du « membre », de l'acte religieux de la circoncision et de la coutume exotique (profane seulement ?) qui lui est opposée... Comme il a été dit, les ressemblances ne font pas oublier les différences. De cette accumulation, on ne saurait conclure, ni que tout est pareil dans les deux mondes (cf. Epicure), ni que les faits religieux doivent être absolument distingués des autres (cf. Acosta). Au regard du philosophe ou du missionnaire tend à se substituer celui de l'anthropologue, à tout le moins celui de l'ethnographe. Reste l'émerveillement face au « miracle » humain, qu'il soit de nature ou de Dieu. « Iris est fille de Thaumantis¹⁵ » : l'arc-en-ciel jaillit un jour de l'étonnement. C'est aussi de là que naît la pensée, en tout cas la pensée libre.

ANNEXE

Texte de référence : Montaigne, Les Essais, éd. J. Balsamo, M. Magnien, C. Magnien-Simonin, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 2007, p. 607-611. Les modifications du texte de 1588 effectuées dans l'édition de 1595 sont en italique. Deux divergences entre ce texte imprimé et le texte manuscrit de l'Exemplaire de Bordeaux sont indiquées entre crochets droits (cf. P. Desan éd., Reproduction en quadrichromie de l'Exemplaire de Bordeaux des Essais de Montaigne, Fasano-Chicago, Schena Editore-Montaigne Studies, 2002, f° 241 v°- f° 243 v°).

« [...] Epicurus [dit] qu'en mesme temps *que les choses sont icy comme nous les voyons*, elles sont toutes pareilles, et en mesme façon, en plusieurs autres mondes. Ce qu'il eust dict plus assurément, s'il eust veu les similitudes, et convenances de ce nouveau monde des Indes Occidentales, avec le nostre, present et passé, en si estranges exemples. *En verité considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, je me suis souvent esmerveillé de voir en une tres-grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, sauvages, et des moeurs et creances sauvages, et qui par aucun biais ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. Mais cette relation a je ne sçay quoy encore de plus heteroclite : elle se trouve aussi en noms* [EB ajoute « en accidans »], *et en mille autres choses*. Car on y trouva des nations, n'ayans (*que nous sçachions*) jamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit : où il y avoit des estats et grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes : où nos jeusnes et nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit, icy on en honnoroit les sepultures, on les appliquoit là, et *nommément* celle de S.

¹⁴ En isolant telle phrase d'un long développement, parce que, sous prétexte qu'elle a été insérée en 1588, on lui consacre un paragraphe, on risque de donner une valeur assertive au blâme qu'elle implique si on la replace dans son contexte, comme l'un des passages d'une pensée en mouvement : « Nous sommes Chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins ou Alemans » (*Essais*, II, 12, p. 466, sans paragraphe). Deux lignes avant, on pouvait lire : « Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines »...

¹⁵ *Essais*, III, 11, p. 1076 (« Thaumantis », i.e. « Thaumás » ; source : Hésiode).

André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantemens : ailleurs ils en rencontrèrent une de bois de grande hauteur, adorée pour Dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitentiars : l'usage des mitres, le cœlibat des Prestres, l'art de deviner par les entrailles des animaux sacrifiez : *l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre*, la façon aux Prestres d'user en officiant de langue particuliere, et non vulgaire : et cette fantasie, que le premier dieu fut chassé par un second son frere puisné ; qu'ils furent créés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur peché ; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes, qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les haults creux des montagnes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayans enfermé là dedans, plusieurs sortes d'animaux ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guere abaissée ; depuis en ayans fait sortir d'autres, et les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit, la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merueilleusement contre les Espagnols qui espandoient les os des trespassez, en fouillant les richesses des sepultures, disans que ces os escartez ne se pourroient *facilement rejoindre* : la trafique par eschange, et non autre, foires et marchez pour cet effect : des nains et personnes *difformes*, pour l'ornement des tables des Princes : l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsidies tyranniques : delicatesses de jardinages ; dances, saults bateleresques ; musique d'instrumens ; armoiries ; jeux de paulme ; jeu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent, jusques à s'y jouer eux mesmes, et leur liberté : medecine non autre que de charmes : la forme d'escrire par figures : creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne, et poenitence, preschant la loy de nature, et des ceremonies de la religion, et qui disparut du monde, sans mort naturelle : l'opinion des geants : l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages, et de boire d'autant : ornemens religieux peints d'ossemens et testes de morts, surplys, eau-beniste, aspergez ; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer, avec le mary ou maistre trespasé : loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné, que d'obeissance : coustume à la promotion de certain office de grande autorité, que celui qui est promeu prend un nouveau nom, et quitte le sien : de verser de la chaulx sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant, Tu és venu de pouldre, et retourneras en pouldre : l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre religion, qui se voient en *aucuns* de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité. Non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça, par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration : car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle ; ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames, et purgées, et punies, par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple, d'une autre plaisante diversité : car comme il s'y trouva des peuples qui aymoyent à deffubler le bout de leur membre, et *en* retranchoyent la peau à la Mahumetane et à la Juifve, il s'y en trouva d'autres, qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons, ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne vist l'air. Et de ceste diversité aussi, que comme nous honorons les Roys et les festes, en nous parant des plus honnestes vestemens que nous ayons : en aucunes regions, pour monstrier toute disparité et submission à leur Roy, les subjects se presentoyent à luy, en leurs plus viles habillemens, et entrants au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre, et l'ornement *soit* au maistre. Mais suyvons. Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens, et opinions des hommes : si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choux : si le ciel les agite, et les roule à sa poste, qu'elle magistrale autorité et permanente, leur allons nous attribuant ? Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat, et du terroir où nous naissons : non seulement le tainct, la taille, la complexion et les contenance, mais encore les facultez de l'ame: *Et plaga coeli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit, dit Vegece : Et que la Deesse fundatrice de la ville d'Athenes, choisit à la situer, une temperature de pays, qui fist les hommes prudents, comme les prestres d'Ægypte apprirent à Solon : Athenis tenue coelum : ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis : itaque pingues Thebani, et valentes* : en maniere qu'ainsi que les fruicts naissent divers, et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise : icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance : icy à la liberté, icy à la servitude : capables d'une science ou d'un art : grossiers ou ingenieux : obeyssans ou rebelles : bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, et prennent nouvelle complexion, si on les change de place, comme les arbres : qui fut la raison, pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'*abandonner* leur pays aspre et bossu, pour se transporter en un autre doux et plain : *disant que les terres grasses et molles font les hommes*

mols, et les fertiles les esprits infertiles. Si nous voyons tantost fleurir un art, une *creance* [EB conserve « opinion »] tantost une autre, par quelque influence celeste : tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply : les esprits des hommes tantost *gaillars*, tantost *maigres*, comme nos champs : que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattants ? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, et cent hommes, et plusieurs nations : voire et l'humaine nature selon nous, se mesconte plusieurs siecles, en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mesconter, *et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ? [...]* »

Alain Legros
CESR, Tours